

PIERRE SAUREL

L'homme aux deux figures



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 045

L'homme aux deux figures

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 474 : version 1.0

L'homme aux deux figures

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Jerry Brown, le gérant de lutteuses, dont faisait partie Diane Roy, la belle aventurière, était penché sur une lettre.

– Hum... ce semble intéressant.

– Quoi donc ? demanda Grace, la jolie athlète qui partageait avec Diane, la vedette de plusieurs combats de lutte.

– Une lettre de Lawton.

– Qui est-ce ?

– Un des promoteurs les plus connus. Seulement, il n'organise pas de combats en Amérique, mais surtout dans les pays étrangers.

– Et vous croyez qu'il a un contrat à vous offrir ?

– Il le dit en toutes lettres, un contrat avantageux pour quatre jeunes filles.

Brown regarda le calendrier.

– Nous avons présentement dix jours libres. Nous venons de terminer nos engagements au Mexique et nous devons nous rendre à Cuba, si j’accepte les offres que l’on m’a faites.

Il jeta un autre coup d’œil sur la lettre de Lawton.

– Oui, c’est à examiner. Ce serait un crime de partir pour Cuba sans avoir consulté Lawton.

– Alors ?

– Alors je vais me rendre à New-York pour le soir. Vous autres, vous m’attendrez ici.

Grace sursauta :

– Jamais, je vous accompagne. Diane fera ce qu’elle voudra, mais moi, je vous suis.

– Où est Diane présentement ?

– Elle est partie dire adieu à ses amis, Ben Laurie et Michel Dupuis, elle ne devrait pas tarder.

En effet, Diane avait quitté son hôtel pour aller retrouver ses camarades du Canada.

Ben Laurie était cet américain qui lui avait donné sa première chance au cinéma.

Il était maintenant établi à Montréal et avait fondé une compagnie de cinéma.

Quant à Michel, toujours amoureux de la jolie aventurière, il avait délaissé son métier de journaliste pour celui de comédien. Il préparait également les scénarios pour les films de Ben.

Tous les deux s'étaient rendus à Mexico dans le but de trouver une vedette pour leur prochain film.

Ils avaient retardé leur voyage de retour afin d'aider Diane dans sa dernière aventure.

Mais maintenant, c'était bien définitif. Ils devaient entrer au Canada.

Michel avait, une fois de plus, avoué son amour à la jeune beauté Canadienne et Diane ne l'avait pas trop repoussé.

Elle ne pouvait agir autrement. L'ex-journaliste ne venait-il pas de lui prouver qu'il l'aimait véritablement en retardant son voyage ?

– À quelle heure partez-vous ? demanda Diane

qui s'était rendue jusqu'à leur hôtel.

– Ben part demain matin à bonne heure.

– Et toi, Michel ?

– Moi, je prends une semaine de vacances. Je les mérite bien, tu sais.

– Alors, tu restes ici ?

– Certainement, puisque j'ai quelques jours libres, je vais les passer avec toi.

Elle était réellement contente.

– C'est sérieux, c'est définitif ?

– Mais oui, je reste encore une semaine.

Et le lendemain matin, Ben Laurie prenait l'avion en direction de New-York. La jeune fille qu'il avait choisie comme vedette de son prochain film l'accompagnait.

– Ne t'attarde pas, recommanda-t-il à Michel. J'ai besoin de toi, à Montréal.

– Ne craignez rien, dans une semaine, je serai de retour.

Brown fit ses dernières recommandations :

– Vous donnerez un bon combat demain soir, n'est-ce pas ? s'adressant à la belle aventurière et à Grace Foster.

– N'ayez crainte, répondit Diane.

– Et je vous téléphonerai, sitôt que j'aurai vu Lawton. Si c'est quelque chose d'extraordinaire, eh bien, vous viendrez me rejoindre à New-York.

Michel ajouta en riant :

– Vous n'avez pas à vous inquiéter, je serai là pour les surveiller.

– Nous n'avons besoin de personne, protesta Grace.

Et Brown prit le chemin de la Métropole américaine.

Le même soir, Grace et Diane donnèrent leur dernier combat de lutte à Mexico.

Le lendemain, ils étaient à dîner, lorsqu'on demanda Grace au téléphone :

– C'est un longue-distance de New-York.

– Ce doit être Jerry.

En effet, c'était bien son gérant :

– Grace, venez me retrouver à New-York.

– L'offre de Lawton est intéressante ?

– Très. Je ne puis en discuter au téléphone mais venez me retrouver et nous en parlerons.

– Quand faut-il partir ?

– Quand vous voudrez, mais autant que possible, ne retardez pas trop. Soyez ici d'ici la fin de semaine.

– Entendu. Comme ça, nous n'irons pas à Cuba ?

– Non.

Jerry donna le nom de l'hôtel où il était descendu.

– Nous prendrons sans doute le train, demain. S'il y a du changement, nous vous enverrons un télégramme.

Grace alla apprendre la nouvelle à Michel et à

Diane.

– Pourquoi ne pas faire le voyage en voiture ?
proposa la jolie Canadienne.

En effet, Diane s'était achetée une voiture
dernier modèle. Elle avait l'intention de la
revendre avant de quitter le pays, mais jusqu'ici,
elle avait pu toujours voyager avec.

– Mais c'est une excellente idée, s'écria
Michel.

Puis, se tournant vers Grace, il demanda :

– Vous conduisez ?

– Oui.

– Alors, nous pouvons nous relayer à la roue.
Nous pourrions partir dès aujourd'hui. Qu'en
dites-vous ?

– Ça me va, fit Grace.

– Et moi aussi. Je suis obligée de vendre mon
auto, j'aurai un meilleur prix aux États-Unis.

Ce ne fut pas long. Les deux femmes
préparèrent leurs bagages en un tour de main.

Deux heures plus tard, ils quittaient Mexico.

Diane prit la roue, mais tous les trois s'installèrent à l'avant du convertible.

– La vraie vie, s'écria Grace.

– Je vous jure que je ne regrette pas d'avoir pris une semaine de vacances, dit Michel.

Le journaliste était heureux. Il était avec Diane, c'était le principal.

Le voyage cependant était long et pas toujours intéressant. On devait traverser des montagnes et de véritables déserts.

Il était tout près de cinq heures de l'après-midi, lorsque Diane étudia la carte.

– Encore une quarantaine de milles et nous arriverons dans une ville assez importante, nous pourrons passer la nuit là.

– Diane !

– Oui ?

– Regarde, là-bas, il y a quelqu'un qui fait signe sur la route. C'est un homme.

Grace murmura :

– Moi, je n'aime pas faire monter quelqu'un

dans ma voiture.

Michel protesta :

– Ici, ce n'est pas la même chose. Les voitures sont rares et ce pauvre type en aura peut-être pour des heures à attendre si nous ne le prenons pas.

– Tu as raison.

Et Diane ralentit.

II

– Où allez-vous ? demanda Michel.

– Je voudrais me rendre à New-York si c'était possible.

– Vous pouvez faire un bout avec nous, dans ce cas.

– Vous n'allez pas jusqu'à New-York ?

Michel répondit :

– Nous sommes en voyage, mais nous ne savons pas au juste, jusqu'où nous irons, mentit-il.

L'homme s'assit à l'arrière et la voiture partit aussitôt.

Michel n'aimait pas la figure du type et déjà, il regrettait de l'avoir fait monter.

Il était grand et assez gros. Il avait un menton carré et une face dure.

Il n'avait pas regardé Michel en face. On aurait dit qu'il avait peur de montrer ses yeux.

Michel, de temps à autre, jetait un coup d'œil à l'arrière. Le type se retournait souvent pour voir la route.

– Qu'est-ce qu'il peut bien avoir ? pensa-t-il.

Soudain, lorsque la voiture de Diane fut sur le haut d'une montagne, l'homme se retourna encore une fois.

On pouvait voir la route de loin.

Michel regarda le chemin à son tour et vit une voiture pâle qui filait à grande vitesse, tentant sans doute de se rapprocher de celle de Diane.

Le type brusquement se pencha en avant :

– Vous allez me descendre ici.

– En pleine montagne ? fit Diane, surprise.

– Oui.

– Comme vous voudrez.

Michel cependant fit signe à Diane de continuer sa route et se glissa sur le siège arrière.

– Une seconde l’ami, avant de vous descendre, j’ai quelques petites questions à vous poser.

– Des questions ? fit l’homme.

– Oui.

– De quel droit ?

– Il me semble que nous avons le droit de savoir qui nous avons fait monter dans notre voiture. Vous êtes inquiet, parce qu’il y a une voiture qui tente de se rapprocher de nous. Vrai ou faux ?

– C’est la vérité, mais je ne puis vous en dire plus long. D’ailleurs, à quoi bon, vous ne me croirez pas.

Diane, tout en conduisant, portait une oreille à la conversation qui se déroulait derrière elle.

Soudain, elle obliqua brusquement à droite dans un petit chemin conduisant à un village situé au bas de la montagne.

– Mais qu’est-ce que vous faites ?

– Si c’est vrai qu’on vous poursuit, nous allons les perdre, déclara-t-elle. On ne pensera

jamais que nous avons quitté la grande route.

Bientôt, on arriva au centre du village.

– Écoutez, fit Diane, nous allons arrêter à cet hôtel pour la nuit.

Puis, elle expliqua :

– Nous allons jusqu'à New-York, si vous voulez me raconter votre histoire, nous vous aiderons à vous rendre dans la métropole américaine.

– Bon, ça me va. Je vous dirai la vérité.

Mais il ajouta :

– Je suis assuré que vous ne me croirez pas.

Ils entrèrent à l'hôtel.

Ils louèrent quatre chambres et l'inconnu dut donner son nom :

– John Smith !

– C'est trop banal pour être son vrai nom, se dit Diane.

La belle aventurière déclara :

– Venez tous dans ma chambre.

– Ce ne sera pas long, fit le type, je vais faire un brin de toilette.

Mais la belle aventurière avait peur que son inconnu prenne la poudre d’escampette.

– Non, suivez-nous.

Quelques instants plus tard, ils étaient tous installés dans la chambre que la Canadienne avait louée.

– Maintenant nous vous écoutons, monsieur Smith.

Le type prit la parole.

*

Trois hommes se trouvaient dans l’automobile jaune pâle.

Ils avaient obtenu un renseignement précieux.

En effet, un cultivateur avait répondu à la question qu’ils lui avaient posée.

– Vous n’avez pas vu un type, portant un

complet brun ?

– Oui, il était sur le bord de la route. Il est monté dans un convertible.

– Il y a longtemps de ça ?

– Une vingtaine de minutes.

– La voiture filait-elle à une grande vitesse ?

– Ordinaire... c'est une femme qui conduisait.

– Allons-y. Nous pourrions les rattraper.

Un des hommes, assis à l'arrière, tenait une lunette d'approche.

– Je vois l'automobile dans la montagne. Elle a peut-être deux milles d'avance sur nous, pas plus. Dix minutes plus tard, il s'écriait :

– Nous nous rapprochons. Nous devrions la rejoindre bientôt.

Un autre dix minutes s'écoula.

– Les vois-tu ?

– Mais non, l'automobile semble disparue.

– Bizarre, pourtant, ils étaient bien en avant.

– Oh ! attends une seconde, il y a un type qui

travaille, dans le champ, là.

La voiture freina brusquement :

– Hé, monsieur ?

L'homme tourna la tête.

– Oui ?

– Vous n'avez pas vu passer une voiture, une convertible. Ce sont des amis et nous les avons perdus de vue.

– Non, ça fait longtemps de ça ?

– Oh ! dix minutes dans le plus.

– Je ne les ai pas vus. Ça fait bien une bonne demi-heure qu'il n'est pas passé de voiture ici.

– Merci.

Les trois types se regardèrent :

– Où peuvent-ils être allés ?

– Je ne le sais pas plus que toi.

Puis, élevant la voix :

– Monsieur ?

– Oui.

– Il n’y a pas d’autres routes sur la montagne, n’est-ce pas ?

– Si, il y en a une qui mène à un petit village. Vous la trouverez une couple de milles d’ici à votre gauche, en vous en retournant.

– Je vous remercie.

Les trois hommes reprirent place dans leur voiture, firent demi-tour et revinrent vers la montagne.

*

– Je suis Américain et mon nom véritable est Fred Harvey, dit celui qui avait signé dans le registre de l’hôtel : John Smith.

– Vous avez des papiers pour vous identifier ? demanda Michel Dupuis.

– Aucun. Je reviens d’un long séjour en Corée. À mon arrivée aux États-Unis, j’étais sans emploi et mes amis étaient rares. Cependant l’un d’eux était journaliste. Il se nomme William Burns et

reste à New-York. Il m'a dit :

– Pourquoi ne travailles-tu pas comme journaliste ? Tu es capable, tu l'as déjà fait.

– Oui, mais ce n'est pas facile de se trouver un emploi. Il faut commencer à un très petit salaire.

– Si tu veux t'expatrier, j'ai quelque chose pour toi.

– M'expatrier ?

– Oh ! pas très loin, au Mexique.

« Il sortit une lettre de son bureau :

– Tiens, tu connais ça la ville de Cardenas ?

– Non.

– C'est une assez grosse ville du Mexique. Il y a environ 12 000 de population.

– Et on a besoin de journalistes, là-bas ?

– Lis la lettre.

« Elle était écrite par un Américain qui avait un hebdomadaire qui faisait sensation. Il était écrit en deux langues, en anglais et en mexicain.

– Il a besoin d'un type qui peut écrire en

anglais.

« Et Burns spécifia :

– Le journal s’occupe surtout de dénoncer les scandales et il lutte contre la pègre.

– Et le salaire ?

– On offre cent dollars par semaine pour commencer. Naturellement, tu dois t’installer là-bas. Pour un homme marié ce ne serait pas payant, mais pour un garçon comme toi, tu peux te louer une chambre.

– Et tu crois qu’on va m’accepter ?

– Si je te donne une lettre de recommandation, oui, on va t’accepter. Alors, qu’est-ce que tu en dis ?

« La proposition était belle.

« Ensuite, je pouvais retourner à New-York avec de l’expérience et obtenir un bon salaire.

« J’acceptai donc et partis pour le Mexique.

« Le propriétaire du journal m’engagea aussitôt. Il me fit taper une couple d’articles.

« Je savais qu’il aimait le genre violent et je ne

manquai pas mon coup.

– Parfait, je vous engage, Harvey.

– Merci, monsieur. Maintenant, où pourrais-je avoir une chambre ?

« Il me donna deux adresses et je pus me trouver un petit appartement à bon marché.

– Je vais faire une vie de pacha, ici, me dis-je.

« Mais les troubles commencèrent aussitôt.

« Le lendemain, je me rendis au journal, et là, le patron me remit une lettre anonyme.

– Tenez, vous allez faire enquête là-dessus. Il va y avoir de la casse parmi la pègre.

– Ah !

– On veut s’entretuer. Ce sont deux bandes adverses. Il paraît qu’on tend un piège à Pancho Cortez.

– Qui est-ce ?

– Un type bien connu ici. Il a plusieurs amis. On dit qu’on veut le tuer.

Et il donna une adresse :

– C'est une sorte de club. Rendez-vous là et voyez ce qui va se passer.

« L'action n'a pas fait défaut, c'est moi qui vous le dis.

« Tout d'abord, j'ai vu deux hommes qui furetaient dans une sorte de garage. Je suis allé jeter un coup d'œil.

« Je venais à peine d'entrer que j'ai reçu un coup sur la tête.

« Lorsque je repris connaissance, j'étais dans un bureau. Trois types se trouvaient près de moi.

– Qui êtes-vous ?

– Fred Harvey.

– Qu'êtes-vous venu faire, ici ?

– Je suis journaliste. Vous êtes Pancho Cortez ?

– Oui.

– Écoutez, je ne sais pas comment on veut s'y prendre, mais on désire vous tuer, lui dis-je.

Pancho éclata de rire :

– Tu as entendu ça, Ricardo ?

« Ricardo devait être son bras droit. C'était un type de ma taille mais pas joli du tout.

« Je demandai à Pancho ce qui m'était arrivé.

« J'appris alors qu'on m'avait trouvé dans le garage. J'étais sans connaissance.

– On a pensé que c'était une descente et on a fait vider la maison.

« J'étais seul avec les trois types. Ricardo déclara alors :

– On ferait peut-être mieux de vérifier. Venez avec nous au garage. Nous allons voir ce qui s'est passé ?

« J'accompagnai les trois types.

– Où se trouvaient ceux qui vous ont frappé ? me demanda-t-on.

– J'en ai vu deux. Ils étaient près de l'étable, là.

Pancho se dirigea vers l'étable.

– Ici ?

– Oui, ils étaient penchés et semblaient travailler à quelque chose.

« Soudain, le Mexicain s'écria :

– Écoutez !

« On entendait un tic tac, semblable à celui d'une horloge.

– Une bombe à retardement, s'écria Ricardo.

– Nous faisons mieux de fuir.

« Pancho bondit :

– Fuir ? Mais jamais de la vie. Il nous faut trouver cette bombe.

« Cependant, Ricardo et l'autre Mexicain se tenaient loin derrière. Pancho fouillait partout.

« Puis, au moment où l'on s'y attendait le moins, le tout sauta.

« Lorsque je m'éveillai, j'étais à l'hôpital.

« J'avais la figure couverte de bandages.

« La garde m'apprit ce qui s'était passé.

« Pancho Cortez avait été tué sur le coup. Moi, j'avais été brûlé à la figure et aux mains.

– On a eu peur pour vos yeux, dit la garde-malade.

– Et maintenant ? lui dis-je.

– Vous n’avez rien à craindre. On vous a opéré et vous savez, la chirurgie plastique fait du bon travail aujourd’hui.

« Et la garde me rassura :

– Dans trois jours on enlèvera vos pansements, et je suis assurée que vous serez satisfait.

« Trois jours plus tard, l’heure tant attendue sonna enfin.

« On m’emmena sur la table d’opération.

– Est-ce que je vais être reconnaissable, docteur ?

– Je l’espère bien.

« On m’enleva tous mes pansements.

– Qu’en pensez-vous, garde ?

– Docteur, c’est magnifique, c’est comme la photographie.

« On me tendit un miroir. Je faillis pousser un cri. Ce n'était plus moi. L'homme qui me faisait face dans le miroir était Ricardo, le Ricardo que je trouvais si laid.

III

– Comment pouvez-vous expliquer ça ?
demanda Diane à Harvey.

– C'est assez simple. Ricardo et l'autre type
avaient été blessés, mais pas gravement. J'ai
appris qu'un des deux faisait croire que son nom
était Fred Harvey.

Michel conclut :

– Il avait changé ses papiers d'identité contre
les vôtres ?

– Probablement. Je ne me suis rendu compte
de rien, j'étais sans connaissance à ce moment-là.
Le véritable Ricardo s'est enfui de l'hôpital.

– Et on vous a opéré ?

– Oui. Dans le porte-monnaie qu'on trouva sur
moi, il y avait une bonne photo de Ricardo.
J'avais la même taille que lui. Et puis la garde
m'a avoué qu'on avait interrogé le faux Harvey.

– Et sans aucun doute, il a dit que vous étiez Ricardo ?

– Oui, Ricardo Preras.

– Ensuite ?

– C'est tout. Je suis sorti de l'hôpital, et presque aussitôt, une balle siffla à mes oreilles. La bande adverse avait décidé de tuer également Ricardo.

Diane demanda :

– Vous n'êtes pas allé au journal ?

– Si, mais on ne m'a pas reconnu et on s'est même moqué de moi.

– Et votre ami, à New-York ?

– C'est pour ça que je veux me rendre dans la Métropole. Il pourra sans doute m'identifier. Je connais sa famille, je lui rappellerai des souvenirs.

– Et ceux qui veulent vous tuer, vous croyez qu'ils vous poursuivent ?

– J'ai réussi à leur échapper temporairement, dit-il, mais ils me suivent, j'en suis certain.

Il supplia Diane :

– Ne me laissez pas, emmenez-moi jusqu’à New-York, je vous jure que ce que je dis, est la vérité.

Diane se leva.

– Nous allons réfléchir. De toute façon, reposez-vous. Nous prendrons une décision.

Avant de sortir, Michel demanda :

– Les types qui vous poursuivent, vous les connaissez ?

– Non, je les ai vus de dos dans le garage. Ils sont trois, je crois, ce sont des Mexicains. Des tueurs à solde.

– Reposez-vous, répéta Diane. Et ils descendirent au lobby.

– Pouvons-nous prendre quelque chose, ici ? demanda Michel.

– Certainement, le grill est là.

Et le propriétaire de l’hôtel montra la salle.

– Merci.

Michel commanda trois petites bouteilles de bière.

– Eh bien, qu'en pensez-vous ?

Grace murmura :

– Il semble sincère, mais il n'a pas une figure rassurante.

– J'ai regardé ses mains, fit Diane. Vous avez vu ses doigts ? Il a réellement été brûlé. Maintenant conte-t-il toute la vérité ? Son histoire est un peu invraisemblable.

– Nous avons peut-être affaire à un criminel qui veut fuir la justice.

– Possible.

Michel conclut :

– Si nous l'emmenons jusqu'à New-York, nous pouvons nous faire arrêter s'il ment.

– Et s'il dit la vérité, fit Grace, nous pouvons nous faire assassiner. Moi, savez-vous ce que je ferais ?

– Non.

– Je partirais tout de suite, sans le prévenir.

Qu'il se débrouille.

Mais la jolie Canadienne protesta :

– Jamais, s'il a besoin d'aide, nous devons le secourir.

– De quelle façon ? demanda Michel. Non, Grace a raison, on devrait partir.

– Vous avez peur. Si cet homme dit la vérité, on risque beaucoup, c'est vrai, mais on peut aussi le sauver d'une mort certaine.

– Vous savez, Grace, murmura le jeune Dupuis, on ne corrigera jamais Diane. Elle adore les aventures. Moi, je mettrais ma main dans le feu que le type va repartir avec nous, demain.

Il se tourna vers son amie :

– N'est-ce pas, Diane ?

– Peut-être, murmura-t-elle.

Une voiture venait de freiner devant la porte de l'hôtel. Quelques secondes plus tard, ils entendirent une voix d'homme qui disait en s'adressant au propriétaire de l'hôtel :

– Pardon, avez-vous vu une voiture

convertible, conduite par une jeune femme ?

– Oui, monsieur, ils sont justement ici.

– Combien sont-ils ?

– Quatre. Deux hommes et deux femmes.

– Pouvez-vous nous décrire les deux hommes ?

– Il y en a un assez grand, les cheveux frisés, joli garçon. L'autre est plus petit et plus gros. Il est laid, un gros nez, les oreilles décollées.

– C'est lui.

– Il s'est enregistré sous le nom de Smith, dit le propriétaire.

– Quelle chambre ? demanda le Mexicain.

Diane se tourna vers Michel et dit :

– Ce sont nos types. Va prévenir Harvey, cache-le quelque part, Michel, je vais les retenir.

– Bien.

Michel sortit du grill et monta l'escalier sans attirer l'attention.

– C'est chambre 24, répondit le propriétaire au

Mexicain, mais je crois qu'ils sont tous au grill.

– Ah ! bon, merci.

– Quelque chose de spécial ?

– Mais non, c'est un ami que nous cherchons.

Nous avons un petit compte à régler avec lui. Ils se dirigèrent vers le grill.

– Laisse-moi parler, Grace, et surtout, ne t'énerve pas, dit Diane.

Un des types resta dans le lobby et les autres passèrent dans le grill. Ils aperçurent Diane et Grace, seules, à une table.

– Mesdemoiselles ?

Diane leva les yeux.

– Oui ?

– Vous êtes la propriétaire de la voiture convertible qui est dans la cour de l'hôtel ?

– En effet.

– Vous permettez ?

Les deux hommes tirèrent une chaise et s'assirent.

– Sur la route, vous n’avez pas fait monter un homme dans votre voiture ? Un type portant un complet brun ?

– Oui, en effet.

– Il dit s’appeler Smith.

– C’est ça.

– Eh bien, il faut être prudente, mademoiselle. Vous avez été chanceuse de vous rendre jusqu’ici.

– Comment ça ?

– Ce Smith s’appelle véritablement Ricardo Preras et c’est un dangereux criminel. Il a perdu la mémoire à la suite d’un accident.

– Et vous le recherchez ?

– Justement.

Diane demanda :

– Vous êtes de la police ?

– Non, nous sommes des amis. Nous avons peur que Ricardo fasse quelques bêtises et nous voulons le ramener avec nous.

Diane se tourna vers Grace :

– Je te le disais bien que cet homme agissait curieusement.

– Comment ça ? demanda l'un des hommes.

– En arrivant ici, il a loué une chambre, comme nous, mais il s'est sauvé par l'escalier de sauvetage.

– Ah !

– Il m'a donné de l'argent pour que je puisse payer sa chambre, et il a dit : « Si on venait vous interroger sur moi, dites que vous ne m'avez pas vu. »

– Mais où est-il allé ?

Diane haussa les épaules.

– Je l'ignore, monsieur. Il est parti, à pied, vers la grande route. Il a dû faire de l'auto-stop et il peut être rendu loin à l'heure présente.

Les deux types se regardèrent et l'un d'eux dit :

– Pour moi, il est encore dans l'hôtel. En tout cas, nous allons jeter un coup d'œil dans sa

chambre.

– Voulez-vous que je vous accompagne ?
demanda Diane.

– Comme vous voudrez.

– Attends-moi ici, Grace, je vais aller
satisfaire la curiosité de ces messieurs.

Et Diane sortit du grill avec les deux hommes.

*

Michel frappa à la porte de la chambre 24.

– Qui est là ?

– Michel Dupuis, ouvrez-moi.

Ricardo, alias Fred Harvey, ouvrit.

– Vite, venez avec moi.

– Mais où ?

– Vos types sont ici.

Il bondit.

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Venez vite, nous n'avons pas une seconde à perdre, ils doivent monter.

– Mais où irons-nous ?

– Je ne le sais pas plus que vous. Venez.

Ils sortirent rapidement de la chambre.

– Une chose certaine, nous ne pouvons pas descendre, ils nous verraient, alors montons.

L'hôtel avait trois étages. Rendu au troisième, Harvey aperçut une trappe.

– Ça doit donner dans le grenier.

– Oui, vous avez raison. Montez sur mes épaules et poussez-la. Il obéit.

– Maintenant, montez dans ce grenier et restez-la, attendez que je vienne vous chercher.

– Entendu.

Michel redescendit vers le lobby. En chemin, il rencontra Diane avec les deux types et demanda :

– Où vas-tu ?

– Ces deux messieurs cherchent notre ami

monsieur Smith. Ils ne veulent pas me croire quand je leur dis qu'il s'est sauvé, dit la belle aventurière.

– C'est la vérité, messieurs.

– Ils veulent inspecter sa chambre. Je vais avec eux.

– Moi aussi.

Et Michel les suivit.

Ils frappèrent à la porte de la chambre 24.

– Je vous ai dit qu'il n'y avait personne.

L'un des hommes ouvrit.

– Il a raison, la chambre est vide.

Ils entrèrent et allèrent jeter un coup d'œil dans la garde-robe.

Soudain, Diane aperçut une cigarette dans le cendrier, sur le bureau. La cigarette finissait de griller. Lentement elle s'approcha du bureau.

– Il doit être rendu loin, messieurs. Mais si nous avions su, nous l'aurions retenu de force.

Elle vint pour prendre la cigarette.

– Hé, qu'est-ce que vous faites là ?

L'homme lui saisit le poignet.

– Tiens, une cigarette ?

Michel intervint aussitôt :

– Elle est à moi.

– À vous ?

– Oui, tout à l'heure, je ne l'ai pas dit à mes amies, mais je suis venu jeter un coup d'œil dans la chambre. J'ai oublié ma cigarette.

– Et pourquoi êtes-vous venu ici ?

– Tout simplement parce que je trouvais ce type suspect. Je me suis dit que je trouverais peut-être quelque chose.

– Et vous n'avez rien trouvé ?

– Absolument rien.

Un des types s'était approché de la fenêtre.

– Veux-tu m'attendre une seconde, Manuel ?

– Oui, Ramon.

Ramon avait sans doute une idée. Il descendit au lobby.

– Vous êtes le propriétaire ?

– Oui.

– Écoutez, nous aimerions bien retenir des chambres ici, mais je suis très peureux.

– Comment ça ?

– Oui, j'ai peur du feu. Y a-t-il des escaliers de sauvetage à votre hôtel ?

– Non, monsieur, mais il n'y a jamais eu de feu, et puis, je pourrai vous donner une chambre au premier étage.

– Comme ça, il n'y a pas d'escalier de sauvetage ?

– Non.

– Je vous remercie.

– Louez-vous une chambre ?

– Je déciderai ça tout à l'heure.

Il monta rapidement à la chambre 24 et demanda à Diane :

– Mademoiselle ?

– Oui.

– Vous avez bien dit que Ricardo... je veux dire monsieur Smith, s'était enfui par l'escalier de sauvetage ?

– Oui, elle a dit ça, répondit Manuel.

– Eh bien, elle a menti. Il n'y a pas d'escalier de sauvetage.

– Quoi ?

– Ricardo est encore ici. Je vais demander à Pedro d'aller surveiller la route, c'est plus prudent.

– Entendu.

Il descendit rapidement au lobby.

– Pedro ?

– Oui ?

– Va te placer à la croisée du chemin. Il nous a échappé temporairement, mais il n'est sûrement pas loin. Si tu le vois, tu sais quoi faire ?

Pedro serra quelque chose qui se trouvait dans sa poche.

– Ne crains rien, mon vieux. Je ne le manquerai pas.

Pedro sortit rapidement et Ramon remonta à la chambre 24.

– Tu as interrogé la fille ? demanda-t-il à Manuel.

– Oui.

– Et puis ?

Ce fut Diane qui répondit :

– C'est par l'escalier arrière qu'il s'est sauvé, moi, j'ai appelé ça un escalier de sauvetage, c'est tout.

– Descendons tous.

Michel protesta :

– Écoutez, messieurs, vous n'êtes pas de la police, et je commence à en avoir assez, moi, de toute cette histoire.

– Vous, taisez-vous.

– Quoi ?

– Et vous allez nous obéir.

Brusquement, Manuel tira un revolver de sa poche.

– À compter de maintenant, c'est nous qui commandons ici.

– Ah ! ça.

– Allons, descendez au lobby.

Diane et Michel furent bien forcés d'obéir.

En descendant, le jeune Canadien murmura à l'oreille de sa compagne :

– Tu vois dans quel pétrin tu nous as mis ? Nous aurions dû suivre le conseil de Grace et partir sans l'attendre.

– Taisez-vous, ordonna Manuel.

Ils arrivèrent au lobby. Ramon se dirigea vers le propriétaire.

– Vous avez plusieurs chambreurs, ici ?

– Non, c'est tranquille, à ce temps-ci.

– Combien ?

– Il y a un autre type, mais il est absent. Il ne doit revenir que demain.

– Vous avez des servantes, des femmes de chambre ?

– J’ai une cuisinière qui sert aussi de servante mais elle n’habite pas l’hôtel. Elle arrive à neuf heures tous les matins.

– Parfait.

Ramon montra son revolver.

– Mais qu’est-ce que c’est ?

– Suivez les autres dans le grill. Allons, marchez !

Bientôt, ils furent tous réunis dans le grill. Manuel se tourna vers Michel.

– Quand nous sommes arrivés, vous êtes monté au deuxième, pourquoi ?

– Je vous l’ai dit, je suis allé jeter un coup d’œil dans la chambre de monsieur Smith.

– Vous mentez ! Vous l’avez aidé à s’enfuir. Il n’est pas sorti par le lobby.

Et se tournant vers le propriétaire :

– Y a-t-il une autre porte ?

– Oui, celle qui donne dans la cour, mais elle est fermée à clef à cette heure-ci ?

– On peut l’ouvrir de l’intérieur ?

– Pas si on n’a pas la clef.

Manuel conclut :

– Donc notre ami Smith est encore dans l’hôtel.

Il ordonna à Ramon :

– Tu vas surveiller les deux femmes et le patron de l’hôtel. Vous, le jeune, vous allez venir avec moi.

– Où ?

– Nous allons fouiller toutes les chambres. Et vous faites mieux de m’obéir, autrement, ce sont vos petites amies qui paieront.

Michel monta l’escalier en compagnie de Manuel. Ce dernier avait pris toutes les clefs qui se trouvaient près du comptoir.

– Ouvrez les portes.

– Comme vous voudrez !

Michel ouvrait les portes et le Mexicain inspectait toutes les chambres. Il arriva enfin au troisième.

Il examina toutes les pièces.

– Eh bien, il ne semble pas être dans l'hôtel, dit le Canadien en se moquant.

– Écoutez, jeune homme, qu'est-ce que ça vous donne de vous obstiner ? Vous savez où il est, n'est-ce pas ?

– Si je le savais, je ne le dirais pas.

– Pourquoi ?

– Parce que vous m'avez l'air d'une bande de criminels.

– Vous vous trompez. Vous voulons le bien de Smith. Si vous refusez de nous aider, je vais prévenir la police.

– Faites-le et je parlerai devant les policiers.

Manuel bondit :

– Ah ! c'est donc que vous savez où il se trouve ?

– Pas du tout, mais je dirai aux policiers de quelle façon vous nous avez traités. Nous sommes des touristes, d'honnêtes citoyens et...

– La police ne dira pas la même chose, quand

elle apprendra que vous avez aidé un criminel.

– Appelez-la.

– Descendons, plutôt.

Michel passa devant. Comme Manuel allait s’engager dans l’escalier, il s’arrêta brusquement.

– Une seconde !

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Qu’est-ce que c’est que cette trappe ?

– Je ne le sais pas plus que vous.

Mais l’ex-journaliste était fort mal à l’aise.

– Un grenier sans aucun doute. L’endroit idéal pour une cachette.

Il entra dans une chambre, toujours en faisant passer Michel devant lui.

Il décrocha le récepteur de l’appareil téléphonique. Au bout d’une minute environ, il reconnut la voix de Ramon.

– Monte donc avec tout le monde, j’ai besoin de toi.

– Tout de suite.

Bientôt, Diane, Grace et le patron de l'hôtel apparurent dans l'escalier. Le Mexicain les suivait de près.

– Notre type n'est pas dans une chambre, dit-il.

– Alors ?

– Il reste ce petit grenier. Pour moi, je ne serais pas surpris que ce soit la cachette idéale.

Puis, à Michel :

– Placez vos mains jointes et aidez-moi à monter. C'est pour ça que j'avais besoin de toi Ramon. Si j'étais monté, ce salaud m'aurait joué un tour, sans aucun doute.

Michel dut aider le Mexicain à grimper dans le grenier.

– C'est fini, il va le trouver, pensa-t-il.

IV

Ricardo alias Harvey, était dans le grenier.

– Il faut que je sorte d’ici. Si je pouvais me sauver dans la voiture de cette belle jeune fille. C’est une automobile puissante.

Il regarda la petite lucarne au-dessus de sa tête.

– Ça donne sur le toit.

Il décida d’y jeter un coup d’œil. Sans faire de bruit, il réussit à ouvrir la petite fenêtre.

Lentement, il se glissa sur le toit.

– Hum... je ne puis sauter dans la cour. Je pourrais me casser une jambe, et puis, on me verrait.

Il resta près de la cheminée. La porte de l’hôtel s’ouvrit et il aperçut Pedro se dirigeant vers la route.

– Je n’ai plus aucune chance. S’il me voit, il va tirer.

Il retourna dans le grenier, laissant la lucarne entrouverte.

– On crève ici.

Une dizaine de minutes s’écoulèrent. Il entendit un bruit de pas :

– Quelqu’un.

Il tendit l’oreille et perçut des bribes de conversation :

– Ouvrez cette porte, c’est la dernière. Puis, au bout de quelques secondes :

– Il n’est pas là.

Il comprit tout de suite qu’on le cherchait partout.

– Je n’ai pas de chances à prendre.

Il ouvrit la lucarne et se glissa à l’extérieur. Il referma la fenêtre, ne laissant qu’une mince ouverture, pouvant lui permettre de revenir dans le grenier.

Il était temps. Environ cinq minutes plus tard,

la trappe s'ouvrit et Manuel inspecta rapidement le grenier.

Il jeta même un coup d'œil par la lucarne, mais n'aperçut pas Ricardo caché derrière la cheminée.

– Ouf, je l'ai échappé belle.

Ricardo attendit encore cinq minutes, puis redescendit dans le grenier.

– Attendons les événements, c'est la seule chose à faire.

*

– Personne dans le grenier, fit Manuel en descendant.

Michel Dupuis ne comprenait plus rien.

– Est-ce que par hasard notre type se serait sauvé ? pensa-t-il.

Manuel alla retrouver Ramon :

– Écoute, je suis persuadé que le type est ici.

Si nous faisons semblant de nous en aller ?

– Tu crois qu’il sortirait de sa cachette ?

– Oui, et il ferait l’impossible pour fuir.

– Essayons ça.

Manuel ordonna au groupe :

– Descendons.

Une fois rendu au lobby, il prit la parole.

– Vous aviez raison, notre ami Ricardo a réussi à se sauver. Probable que Pedro l’a capturé au bout de la route. Veuillez nous excuser.

Diane demanda, surprise :

– Vous partez ?

– Oui, mais nous le rattraperons bien. Encore une fois, toutes nos excuses.

Et les deux hommes sortirent. Ils montèrent dans leur voiture. Michel attendit que le bruit du moteur se fut éloigné et il grimpa l’escalier quatre à quatre.

– Où vas-tu ?

Dans le grenier. Il est supposé être là.

Diane suivait son ami. En arrivant au troisième, Michel cria :

– N’ayez crainte, Harvey, ils viennent de partir, vous pouvez descendre.

Presque aussitôt, le placard s’ouvrit et Harvey se laissa glisser au plancher.

– C’est vrai, ils ne sont plus là ?

– Non.

– Venez dans ma chambre, fit Diane.

L’hôtelier protesta :

– Écoutez, je n’aime pas beaucoup toutes ces histoires, moi. Ma maison a un bon nom.

– Ne craignez rien, fit Diane, je vais voir à ce qu’il n’y ait pas de scandale.

Ils entrèrent tous dans la chambre de la jeune fille.

– Maintenant croyez-vous que je dis la vérité ?

– Pas nécessairement, fit Diane. Vous pouvez être Ricardo ou bien Harvey. Si vous êtes Ricardo, nous avons affaire à un criminel. Par contre, si vous êtes Harvey, vous n’êtes plus

qu'une victime que nous devons aider.

Diane demanda :

– Avez-vous tenté de rejoindre votre ami Burns de New-York, par téléphone ?

– Oui, mais il n'était pas chez lui. Peut-être qu'à cette heure-ci...

– Écoutez ce que je vais faire. Je vais descendre en bas et écouter votre conversation sur le switch-board.

– Comme vous voudrez.

– Et donnez-moi le numéro, c'est moi qui vais appeler votre ami.

– Je n'ai pas son numéro, mais je connais l'adresse de sa demeure.

Diane descendit au bureau et demanda à l'hôtelier :

– Je puis faire un appel longue-distance ?

– Certainement, mademoiselle.

La Canadienne signala.

– Je voudrais parler à monsieur William

Burns.

Et elle donna l'adresse à New-York.

– Une seconde.

La téléphoniste donna le numéro à Diane puis se mit en communication avec l'appartement de Burns.

– Monsieur William Burns ?

– Oui.

– Un instant, s'il vous plaît, on vous appelle du Mexique. Parlez, mademoiselle.

– Allô, monsieur Burns ?

– Oui.

– Mon nom est Diane Roy, je connais votre ami, monsieur Fred Harvey.

– Comment va ce vieux Fred ? Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis quelques jours.

– Écoutez, il s'est fait blesser dans un incendie.

– Hein ?

– Il a eu une opération à la chirurgie plastique.

Maintenant, quelqu'un, un homme, dit s'appeler Fred Harvey. Pouvez-vous le questionner et nous dire si c'est réellement votre ami ?

– Facilement.

– Un instant, dans ce cas.

Diane sonna à sa chambre et Harvey prit le récepteur.

– Allô, William, c'est toi ? C'est Fred.

– Comment vas-tu, mon vieux ?

– Pour le moment, ça va mal, j'ai de la difficulté à établir mon identité. Tu es le seul qui puisses m'aider. Dis-moi, comment est Doris ?

– Très bien.

– Et tes enfants ?

– En parfaite santé. Travailles-tu pour le journal ?

– Je te conterai ça en arrivant à New-York si je réussis à m'y rendre. Maintenant, William, tu te souviens des lettres que je t'ai écrites quand j'étais outre-mer.

– Parfaitement.

– Tu dois te rappeler que j’ai connu une Russe, elle se nommait Olga. J’ai bien failli trahir mon pays pour elle.

– Oui, je me rappelle en effet.

– Il n’y a qu’à toi que j’ai conté ça.

– Comment est-elle morte ?

– Elle a été tuée dans un accident ferroviaire.

– C’est justement ça.

– Ensuite, tu te souviens, quand je suis arrivé à New-York, tu m’as emmené prendre un verre dans un club de la 42^e et il y avait là un orchestre nègre. Je connaissais le trompettiste de vue. Je l’avais rencontré à la guerre.

– Il n’y a pas d’erreur, tu es bien Fred Harvey.

– Je te remercie, William. Tu me rends un grand service. J’espère pouvoir aller te serrer la patte dans quelques jours.

– Si tu ne peux pas venir, écris-moi.

– Merci William. Je te raconterai mon aventure en arrivant. Tu auras de quoi faire un bon reportage.

– Au revoir, Fred.

Et on raccrocha. Diane rappela la téléphoniste pour s'informer du coût de l'appel et paya ensuite l'hôtelier. Elle monta rapidement à sa chambre.

– Eh bien, vous êtes satisfaite, mademoiselle Roy ?

– Oui, très satisfaite, monsieur Harvey. Maintenant je vais vous aider.

– Mais de quelle façon ?

Diane réfléchit, puis :

– Vos ennemis ne sont pas partis. Ils vous tendent un piège, c'est tout. Ils croient que vous allez profiter de leur absence pour tenter de vous enfuir. Ils doivent vous attendre.

– Ils sont prêts à tout. Ils vont tenter l'impossible pour me descendre.

– J'ai un plan, déclara Diane, mais je ne veux pas qu'on le discute.

– Expliquez-le.

– Je vais partir dans ma voiture, seule. Je suis persuadée que vos ennemis vont croire que vous

êtes caché à l'intérieur. Ils vont me suivre. Vous en profiterez alors pour fuir.

– Mais comment ? Nous n'avons pas de voiture, fit Grace.

– L'hôtelier en a une. Il peut vous conduire au prochain village et je vous retrouverai là, disons dans une heure ou deux.

Mais Harvey protesta :

– Jamais, ils vont tirer sur vous, et vous pouvez vous faire tuer.

Diane se mit à rire.

– Ne craignez rien, je suis capable de me défendre.

– Non, je n'accepte pas. Vous n'êtes pas pour risquer votre vie pour moi. C'est complètement insensé, mademoiselle.

Michel l'appuya :

– Il a raison, tu n'es pas pour t'attaquer seule à ces bandits. Je vais aller avec toi. D'ailleurs, ce sera plus logique, ils verront une tête d'homme. Il fait nuit, ils ne pourront me reconnaître.

– Moi aussi, je vous accompagne, fit Harvey.
Nous partirons tous ensemble.

– Non, ça n'a pas de sens. Vous savez bien que vos ennemis ne tireront pas sur moi. Ils vont arrêter ma voiture, soit, mais quand ils verront que je suis seule....

– Vous ne les connaissez pas. Ils sont prêts à tout pour me descendre.

– Écoutez, nous perdons du temps à discuter.

Michel se mit de la partie.

– Si je pars avec Diane, consentez-vous à vous rendre au prochain village en compagnie de Grace et de l'hôtelier.

Harvey hésita :

– Décidez-vous, fit Diane, chaque minute que nous perdons peut être critique.

– Puisque c'est la seule solution, allons-y.

– Bravo, maintenant, je vais faire venir l'hôtelier et nous allons lui expliquer la situation.

– Pour moi, Manuel, il a réussi à fuir.

– Je te dis que non, Ramon. Il est à l'hôtel, et il attend la nuit pour s'éloigner. Je te gage n'importe quoi qu'on va le voir apparaître d'ici minuit.

Les trois hommes avaient bien dissimulé la voiture. Les phares étaient éteints, mais ils commençaient à s'impatienter.

– Si l'un de nous retournait à pied vers l'hôtel et surveillait de l'extérieur ce qui s'y passe ?

– Nous sommes mieux de rester tous les trois. Les nouveaux amis de Ricardo semblent vouloir l'aider jusqu'au bout. Nous ne serons peut-être pas trop de trois hommes.

Il regarda sa montre :

– Il ne devrait pas tarder.

– Espérons que tu ne te trompes pas, Manuel. Si nous ne tuons pas Ricardo, tu sais ce qui nous attend.

– Je le sais et ne t’inquiète pas, je tiens à la vie
autant que toi.

V

Harvey sortit quelques billets de sa poche et les tendit à l'hôtelier.

– Tenez, ça fait votre affaire ?

L'hôtelier les compta.

– Le risque est passablement grand, vous savez. Je puis me faire assassiner.

– Je regrette, mais je ne puis vous donner plus.

Diane ouvrit sa sacoche et sortit deux autres billets.

– Tenez.

– Ah ! non, je ne permets pas, mademoiselle, protesta Harvey.

– Vous me rembourserez à New-York.

– Alors, ça vous va ? demanda Michel.

– Oui, je vais aller sortir ma voiture.

– Non, pas tout de suite, attendez que je sois en route, déclara Diane. Je vais essayer de les entraîner le plus loin possible.

Et elle dit à l'hôtelier :

– Vous vous dirigerez vers les États-Unis.

– Oui.

– Eh bien, nous allons faire route en sens inverse. Vous aurez : le chemin libre. Le prochain village est loin ?

– Dix milles, seulement.

– Alors partons tout de suite, Michel.

Harvey lui tendit la main.

– Je ne sais comment vous remercier, mademoiselle.

– Dites-moi, fit Michel, avez-vous un revolver ?

– Oui, pourquoi ?

– Passez-le moi, il est possible que j'en ai besoin.

– J'ai le mien, déclara Diane.

– Oui, mais il n’y a que six balles.

– Moi en tout cas, fit l’hôtelier, j’apporte ma carabine, je ne prends pas de chance.

Harvey remit son revolver à Michel.

– Bonne chance à tous les deux.

– Au revoir, Grace, fit Diane à son amie, nous nous retrouverons tout à l’heure. Viens Michel.

Ils sortirent rapidement de l’hôtel.

Michel proposa :

– Laisse-moi m’installer au volant. Le risque est plus grand.

– Non, c’est ma voiture et c’est moi qui conduis. Il dut prendre place à ses côtés.

– Allons-y et à la grâce de Dieu.

Diane alluma ses phares et la voiture partit quelques secondes plus tard.

*

– Ils sont partis, fit Harvey, vite, sortez votre

voiture.

– Vérifiez la porte arrière, déclara l'hôtelier, ce ne sera pas long.

Il sortit de l'hôtel et se dirigea vers le garage. Mais presque aussitôt, il entendit un coup de feu dans le lointain.

– Oh !

Il revint en courant vers l'hôtel.

– On se bat, là-bas.

– C'était à prévoir. Ne perdez pas de temps, voyons, allez-y.

Deux minutes plus tard, l'hôtelier revenait.

– Ma voiture est prête, venez.

Il ferma solidement la porte de l'hôtel. Grace s'assit à l'arrière avec Harvey et l'hôtelier s'installa à la roue.

– Allons-y.

L'automobile s'engagea dans le petit chemin menant à la grande route.

Bientôt, ils atteignirent le « highway » sans

encombre.

– On tourne à droite, et c'est dix milles plus loin.

Harvey regardait en arrière :

– Absolument rien et on n'est pas suivi.

– J'espère qu'il n'est pas arrivé malheur à Diane et à son ami.

*

– Nous approchons du grand chemin, fit Diane.

– Oui, si on nous attend, ce doit être là.

En effet, Manuel et ses complices avaient vu les phares briller dans la nuit.

– Le voilà. Il tente de se sauver.

– Ils veulent probablement le conduire ailleurs.

Manuel se tourna vers Pedro.

– Va te placer sur la route et fais des signaux.

Si on peut immobiliser la voiture, ça ira tout seul.

– Et s'ils ne veulent pas arrêter ?

– Jette-toi à plat ventre dans le fossé, car nous allons tirer dans les pneus.

– Entendu.

Pedro alla se placer sur la route. Il se mit à faire des gestes désespérés.

– Nous ne pourrons pas manquer les pneus, fit Manuel à Ramon. Ils vont être obligés de ralentir pour prendre la grande route.

La voiture avançait rapidement.

– Diane !

– Oui.

– Il y a quelqu'un sur la route qui fait des signes.

– Nous approchons du grand chemin. C'est l'un d'eux. Tiens-toi bien, Michel.

– Tu n'arrêtes pas ?

– Non, et je ne serais pas surprise si on tirait sur nous. Nous tournerons le coin sur deux roues

seulement.

Ils arrivaient vis-à-vis Pedro.

Au lieu de ralentir, Diane appuya sur l'accélérateur.

– Nous allons capoter. Nous ne pourrons jamais prendre le coin à cette vitesse-là.

Diane ne répondit pas.

Pedro, voyant que la voiture, au lieu de ralentir, augmentait de vitesse, se jeta dans le fossé.

Un coup de feu résonna mais la balle n'atteignit pas le pneu.

La voiture faillit tourner à l'envers lorsque Diane donna le coup de roue à gauche.

Michel poussa un cri.

– C'est la fin.

L'automobile roula quelques secondes sur l'accotement, fit une couple d'embarquées, puis reprit le centre du chemin.

– Nous l'avons !

Le jeune Canadien sortit un mouchoir et s'épongea le front.

– Ça n'a pas été facile.

Diane, les dents serrées, ne disait pas un mot.

– Ce n'est pas fini. Ils vont sûrement nous poursuivre.

En effet, quelques secondes plus tard, elle aperçut deux phares qui semblaient vouloir se rapprocher.

– Leur automobile semble plus puissante que la tienne, dit Michel.

– Elle l'est, ils vont sûrement nous rejoindre.

– Eh bien, nous allons leur préparer une petite réception, fit Michel en sortant le revolver de Harvey.

– Ne tire que si c'est nécessaire.

Diane jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Ça fait cinq minutes que nous sommes partis.

– Les autres doivent avoir quitté l'hôtel.

– Probablement.

– Ils se rapprochent, Diane.

– Je ne puis faire mieux, je file à plus de 80 milles à l’heure, tu sais. Il faut tout de même que je sois prudente. Il y a plusieurs courbes.

Michel jeta un coup d’œil inquiet à l’arrière.

Les phares grossissaient continuellement.

*

– Tenez, vous êtes arrivé.

– C’est le seul hôtel de la place ? demanda Harvey.

– Oui, elle ne peut se tromper, fit l’hôtelier.

– Merci infiniment.

– Ça m’a fait plaisir. Je souhaite maintenant que vos types ne cherchent pas à se venger sur moi.

– Mais non, voyons. Ils ignorent complètement que vous nous avez aidés.

Grace et Harvey entrèrent à l'hôtel.

– Écoutez, nous ne prendrons qu'une chambre, fit le journaliste américain.

– Une seule ?

– Oui, c'est mieux. Si jamais les types viennent ici, ils ne pourront nous découvrir.

– Mais...

– Ne craignez rien, je saurai vous respecter. Vous n'avez pas à avoir peur.

Harvey demanda :

– Sous quel nom devrions-nous nous enregistrer ?

– Signez monsieur et madame Foster. Seule, Diane connaît mon nom de famille.

– Je vais signer Fred Foster.

– C'est ça.

Ils se dirigèrent vers le comptoir.

– Une chambre, s'il vous plaît.

– Lits doubles ou lits jumeaux.

– Lits jumeaux, répondit Grace.

– Bien, madame, Si vous voulez remplir la carte, monsieur.

Le commis les regarda curieusement :

– Vous n’avez pas de valises ?

Grace répondit aussitôt :

– Un autre couple nous suit. La voiture a eu une panne de moteur. Un homme a bien voulu nous conduire ici. Les autres ne devraient pas tarder.

– Bon.

Harvey signa la carte et le commis lui remit une clef.

– Chambre 18 au premier étage, monsieur.

– Merci.

Ils montèrent rapidement, Harvey ferma la porte et poussa le verrou. Il regarda sa montre.

– Je crois que nous n’avons plus qu’une chose à faire.

– Laquelle ?

– Prier pour qu’il n’arrive rien à vos amis. Je

me le reprocherais toute ma vie.

*

Diane soupira :

– Il va y avoir de la casse dans quelques minutes, Michel, ils sont à peine un quart de mille derrière nous.

– Ils se rapprochent toujours.

– En tout cas, ça fait un quart d’heure que nous sommes partis. Harvey et Grace sont sûrement rendus loin.

– Tant mieux.

Diane, brusquement, relâcha l’accélérateur.

– Aussi bien les attendre ici.

– Mais tu es folle, il faut les laisser courir le plus longtemps possible.

– Non, ils pourraient tirer sur nous, alors que nous sommes sur la route, et nous prendrions le fossé.

Elle arrêta complètement la voiture.

– Tu restes dedans ?

– Oui, et toi aussi.

– Mais ils vont nous tirer ?

– Non. Je suis persuadée qu'ils ne tireront pas les premiers, s'ils voient que nous sommes arrêtés.

Diane prit son revolver et le cacha sous son siège.

– Michel !

– Oui ?

– Embrasse-moi !

L'automobile s'approchait en vitesse.

– Pardon ?

– J'ai dit embrasse-moi.

– Mais certainement, certainement.

La voiture des Mexicains était rendue sur eux.

– Manuel !

– Oui ?

– L'automobile est arrêtée !

– Tu es certain ?

– Oui, regarde là-bas, sur le bord de la route.

– Tu as ton revolver, Pedro ?

– Oui.

– Tiens-toi prêt. On peut nous tendre un piège.

Il ne faut pas qu'ils nous échappent cette fois-ci.

– Très bien.

L'automobile s'approchait de celle de Diane.

– Mais ils sont fous.

– Quoi donc ?

– Ricardo est en train de l'embrasser. On les voit bien.

– Arrête la voiture.

Ramon freina brusquement et Manuel sauta de la voiture, revolver au poing :

– Hé, là !

Diane se dégagea rapidement, puis elle fit mine de reconnaître Manuel :

– Comment, c’est encore vous ?

Ramon, avec sa lampe de poche, éclaira la figure de Michel.

– Mais ce n’est pas lui.

– Qui lui ?

– Ne faites pas l’innocent. Pourquoi vous sauviez-vous ? Pourquoi avez-vous tourné à toute vitesse.

Diane se mit à rire.

– Quand j’ai pris le boulevard ?

– Oui.

– C’est une gageure que j’avais faite avec Michel. Oh ! mais attendez donc, dans ce cas, je comprends, ce bruit... mais ce n’était pas ma voiture, Michel.

– Quoi ?

– C’est vous qui avez tiré sur nous. Et moi qui

croyais que mon carburateur était sale. Alors que désirez-vous, messieurs ?

– Vous le savez fort bien.

Manuel était en colère.

– Ils nous ont joués, Ramon, pendant qu'ils nous attiraient derrière eux, Ricardo se sauvait.

Diane les interrompit :

– Allez-vous enfin me dire qui est ce Ricardo ?

– Le type qui se cache sous le nom de Smith.

– Il a quitté l'hôtel depuis longtemps, je vous l'ai dit tout à l'heure et vous n'avez pas voulu me croire.

– Allons donc, vous nous avez attirés de ce côté-ci du chemin, afin de permettre à Ricardo de fuir.

Il se tourna vers les autres :

– Oh ! non, ça ne se passera pas comme ça.

Pedro s'avança vers la voiture.

– Descendez ! Vous aussi, la belle.

Diane se pencha et, une seconde plus tard, elle avait un revolver entre les mains. Le coup de feu éclata et le revolver de Pedro vola dans les airs.

– Je n’aime pas ce genre de plaisanteries, dit-elle. La prochaine fois, je tirerai beaucoup mieux.

Michel cria :

– Attention, Diane.

Manuel avait réussi à soulever une roche avec le bout de son pied et la lançait vers Diane.

En même temps, Ramon se précipita.

Diane l’attendait de pied ferme.

Elle réussit à attraper le Mexicain par le poignet et le fit pirouetter par-dessus son épaule.

Michel luttait avec Manuel et il avait le dessus. Michel savait boxer et il envoya rouler son adversaire au sol.

Diane avait repris son revolver et surveillait Pedro. Le jeune Dupuis courut à la voiture des bandits et s’empara des clefs.

– Et maintenant, ils peuvent tenter de nous poursuivre. Nous serons loin quand ils pourront

nous rejoindre.

Ils remontèrent dans leur voiture et Diane appuya sur l'accélérateur.

– Au prochain village, nous arrêterons. Je laisserai ma voiture dans un garage, quitte à l'envoyer chercher plus tard et la faire ramener à New-York. Nous prendrons un taxi pour revenir. Ça coûtera le prix que ça voudra.

Mais, Manuel s'était relevé rapidement :

– Ah ! ils croient nous échapper !

Il mit la main dans sa poche et sortit un trousseau de clefs.

– J'ai un double. Venez vite. Nous allons les rejoindre, et cette fois, ce sera beaucoup moins drôle. Et il partit à toute vitesse.

– Oh, Michel !

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Ils viennent derrière nous. Regarde les lumières.

– Mais tu as raison, comment ont-ils pu faire ?

– Pour moi, ils avaient un double des clefs.

Soudain, le journaliste poussa un cri :

– Attention, la voie ferrée !

– C'est un convoi de marchandises. Je crois que nous avons le temps, Michel.

Mais l'engin criait. Les lumières rouges et les cloches lançaient leurs signaux de danger.

– Et ces Mexicains sont presque sur nous.

La belle aventurière appuya sur l'accélérateur et l'automobile fonça à l'avant.

Elle traversa la voie ferrée et une seconde plus tard, le gros engin fermait la route.

Diane entendit un bruit de ferraille.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le train continuait sa route, mais cherchait à s'arrêter.

– Diane !

– Quoi ?

– Les Mexicains. Ils ont tenté de passer. Ils se sont fait frapper.

– Tu es certain ?

– Oui, regarde, le convoi vient de s’arrêter. Ils ont dû être lancés dans le champ.

Diane remit sa voiture en marche.

– Où va-t-on ?

– Nous allons faire demi-tour, et nous arrêter près de la voie ferrée, comme si nous venions d’arriver.

– Bien.

Deux minutes plus tard, ils descendaient de voiture. Des employés examinaient les environs.

– Qu’est-ce qui se passe ? cria Michel en espagnol.

– On a frappé une voiture, des fous qui ont voulu passer quand même.

– Des morts ?

– On ignore combien ils étaient dans la voiture, mais ils ont dû être déchiquetés. La voiture est tombée en morceaux, là-bas, dans le champ.

Diane s’écria :

– C’est épouvantable, mon chéri. Ne restons

pas ici.

– Tu as raison.

Michel prit le volant et ils s'éloignèrent. Diane sortit un mouchoir de sa sacoche et s'épongea le front.

– On peut dire qu'on l'a échappé belle.

– Oui, quelques secondes plus tard, et on était happé par le train.

– À qui le dis-tu ?

L'ex-journaliste demanda :

– Et maintenant que faisons-nous ?

– Nous allons retrouver Grace et Harvey. Ils doivent se mourir d'inquiétude.

*

Diane descendit, suivie de Michel.

– C'est le seul hôtel. Allons voir s'ils sont ici.

Diane entra.

– Dites-moi, monsieur, il n'y a pas un couple

qui est arrivé ici, il y a environ une heure ?

– Monsieur et madame Foster ?

– Oui, c'est ça.

– En effet. Vous êtes leurs amis ?

– Oui.

– Vous avez pu réparer votre voiture ?

– Notre voiture ?

– Oui, votre amie m'a dit que vous aviez eu une panne de moteur ?

La jolie Canadienne se mit à rire.

– Oh ! ce n'était rien de grave.

– Vos bagages sont dans la voiture ?

– Oui.

– J'envoie le garçon les chercher. Si vous voulez remplir la carte, monsieur.

– Deux chambres, fit Diane,

Ils montèrent rapidement à la chambre de Grace. Diane frappa à la porte.

– Qu'est-ce que c'est ?

Elle reconnut la voix de son amie.

– C'est moi, Diane !

La porte s'ouvrit rapidement. Harvey se précipita :

– Vous n'êtes pas blessée ?

– Pas du tout et Michel non plus. Tout s'est bien passé, et vous n'avez plus rien à craindre, monsieur Harvey.

– Comment ça ?

Elle raconta ce qui s'était passé.

– Quand j'ai vu venir le train, j'ai cru que notre dernière heure avait sonné.

– Vous êtes certaine qu'ils sont tous morts ?

– Ils ont été projetés à des centaines de pieds. S'ils ne sont pas morts, ils ne sont sûrement pas en état de se lancer à votre poursuite.

– Alors nous pouvons passer la nuit ici ?

– Oui et demain, nous nous remettons en route pour les États-Unis.

Harvey demanda :

– Vous m’amenez avec vous ?

– Certainement. D’autant plus que maintenant, vous avez encore changé de nom. Vous êtes devenu monsieur Foster.

Grace protesta :

– Voyons, Diane, tu sais bien qu’il n’y a rien eu. Nous nous sommes enregistrés sous le nom de Foster, et monsieur et madame, afin de ne pas éveiller les soupçons.

Diane se mit à rire.

– C’était pour plaisanter.

Michel soupira :

– Moi, je n’ai pas cette chance. Diane a dit qu’elle était ma sœur.

– Non, c’est vrai ?

– Oui.

– Dites-moi, Dupuis, avez-vous une chambre simple ?

– Oui.

– Et moi aussi, fit Diane, comme Grace a une

chambre à lits jumeaux je vais coucher ici.
Prenez ma chambre, monsieur Harvey.

– Mais si on me questionne, demain ?

Grace se mit les deux poings sur les hanches.

– Je dirai que nous nous sommes querellés, monsieur mon mari, et que je vous ai mis à la porte... et c'est un peu vrai.

Elle montra la porte.

– Sortez, messieurs, afin que nous puissions nous reposer.

*

Enfin, ils arrivaient à New-York. Harvey était le plus joyeux du groupe.

– Je vais aller voir mon ami Burns, et si je puis emprunter quelques dollars, je vais demander qu'on m'opère à nouveau.

– Pourquoi ?

– Parce que je ne veux pas avoir cette figure

de bandit. Et puis, on ne sait jamais, si je retourne au Mexique, je pourrais me faire assassiner en y mettant les pieds.

Il invita ses amis à prendre un verre.

– C'est que, nous avons quelqu'un à voir.

– J'insiste. Vous avez assez fait pour moi, vous ne pouvez pas refuser ça.

Ils acceptèrent.

Et ce n'est que vers quatre heures qu'ils arrivèrent à l'hôtel où logeait Jerry Brown.

Ils montèrent tout de suite à la chambre du promoteur mais Jerry était sorti.

– Il va nous falloir encore attendre. Je me demande ce qu'on a bien pu lui offrir comme contrat.

– Moi aussi.

Brown entra à l'hôtel vers cinq heures et demie.

On imagine sa joie de revoir Diane et Grace. Il serra également la main de Michel.

– Vous devez retourner au Canada bientôt ?

– Oui, je prendrai le train pour Montréal, dès demain, et cette fois, c’est définitif. Je ne puis changer d’avis.

– Et maintenant, venez dans ma chambre, je vais vous apprendre la nouvelle.

Brown les fit entrer, puis :

– On m’a offert un contrat magnifique pour moi et six lutteuses.

– Un contrat pour où ?

– Pour une tournée, au Japon, puis en Australie.

Diane sursauta :

– Au Japon !

Grace était folle de joie.

– Au Japon, j’ai toujours rêvé d’y aller.

– Alors, tu acceptes ?

– Mais certainement.

– Et toi, Diane ?

La jolie Canadienne semblait soucieuse.

– Je ne sais pas, vous me prenez par surprise.

Le Japon, ce n'est pas à la porte.

– Oh ! accepte, Diane, nous ferons un si beau voyage, et nous pourrons voir du pays. Tu n'as pas le droit de refuser.

Puis, se tournant vers Brown :

– Avez-vous choisi les autres lutteuses ?

– Oh ! elles ne manquent pas. J'en ai vues quelques-unes et elles veulent toutes partir. Mais c'est toi que je veux emmener, Diane, je sais que tu seras une forte attraction, là-bas.

– Elle va dire oui.

Mais Diane répéta :

– Je ne sais pas encore. Suis-je obligée de donner ma réponse immédiatement ?

– Mais non.

– D'ici demain, j'aurai pris une décision. Je vous demanderais de ne pas m'en parler d'ici là.

– Entendu.

Michel changea la conversation :

– Et moi, je te demande, d'accepter mon

invitation pour ce soir. Ma dernière journée de vacances, tu ne peux refuser. Surtout si tu venais à partir pour le Japon, je serais un bon moment sans te voir.

Grace proposa :

– Sortons tous ensemble.

Mais Brown toussa, mal à l'aise :

– Non, non, pas moi, je suis fatigué et j'ai encore du travail. Je voulais justement te demander de m'aider, Grace.

– Moi ?

– Oui.

– Bon, puisqu'il le faut, je vais rester avec toi.

Sitôt que Michel et Diane furent sortis, Brown murmura :

– Tu n'as donc pas compris que je voulais les laisser seuls ?

– Et moi pas. Il l'aime et il est capable de la décider à retourner à Montréal.

– Nous allons nous revoir demain, Michel ?

– Je l’espère bien. Tu n’as rien décidé encore ?

Diane soupira :

– Je ne sais pas si je devrais accepter ce voyage. J’aimerais bien aller au Japon, mais c’est loin, et puis, j’ai peur de m’ennuyer. J’aime les aventures et je me demande si là-bas...

– Tu devrais revenir à Montréal avec moi.

– Qu’est-ce que je ferai ?

– Comment, ce que tu feras ? Ce n’est pas le travail qui va manquer, Diane. Si tu veux retourner à *la Trompette*, comme journaliste, je suis bien certain que ta place est toujours ouverte.

– Je sais.

– Et puis, tu peux faire du cinéma, et même de la radio, de la télévision. Tu remporterais de gros succès.

– Je sais.

– Alors nous partons tous les deux pour Montréal ?

– Demain, Michel, je déciderai demain.

Verrons-nous Diane partir pour le Japon ?

Si elle retourne à Montréal, que fera-t-elle ?

Les événements semblent vouloir la rapprocher de Michel Dupuis. Finira-t-elle par l'aimer ?

Vous aurez réponse à toutes ces questions, la semaine prochaine, en lisant une autre tranche du roman de l'année de Pierre Saurel, « DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE ».

Cet ouvrage est le 474^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.